

VIEILLE BRANCHE - EPISODE 44

Suzette Robichon

“Et effectivement, c'est une formule choc qui est parfois interprétée de différentes manières, mais à laquelle moi je me suis dit : voilà, c'est génial.

Moi, je me sentais ni femme ni homme. Les lesbiennes ne sont pas des femmes : parfait.”

Marie Misset : Une fois n'est pas coutume, dans Vieille Branche aujourd'hui, on est allé dans les locaux de Nouvelles Écoutes, retrouver Suzanne Robichon, dite Suzette Robichon, qui était très intéressée par les locaux. Elle les a trouvés très beaux et bien achalandés. On sentait l'organisatrice en elle, qui avait vu pas mal de locaux, pas mal de rédactions et de lieux de paroles, de lieux de militantisme. Elle savait jauger.

On s'est donc installé pour qu'elle me parle de ses combats, de ses luttes passées, présentes et futures. Un épisode qui rentre en résonance avec d'autres entretiens de Vieilles Branches, celui de Cathy Bernheim ou de Daniel Defert , par exemple.

Générique

Bonjour, vous écoutez Vieille Branche. Pendant près d'une heure, je vous emmène chez un homme ou une femme dont les souvenirs racontent notre histoire. Nous allons discuter sans tabou, mais avec bienveillance de leur vie, de l'amour, de la mort, d'Emmanuel Macron, d'Edith Cresson, de la planète à bout de souffle, des relations hommes/femmes, des relations hommes/hommes, femmes/femmes, de Tinder, du Minitel, de Snapchat. Tous les sujets sont permis. Quelle est leur morning routine ? Que

pensent-ils de notre époque ? Quelles sont les histoires qui n'ont encore jamais été racontées ?

Je suis Marie Misset et aujourd'hui je suis avec Suzette Robichon.

Bonjour Suzette Robichon,

Bonjour.

Suzette, vous êtes née Suzanne ?

Oui, je suis née, Suzanne. J'aime beaucoup ce prénom, Suzanne, mais on m'appelait Suzette dès que je suis née, pratiquement. Mais parfois, les personnes qui ne me connaissaient pas m'appellent Suzanne et j'aime beaucoup Suzanne.

Bon alors Suzanne, vous êtes née dans le Tarn et Garonne,

Oui.

Il y a un tout petit peu plus de 70 ans. Vous aimez les mots, je crois. Vous aimez les luttes aussi. Vous êtes éditrice, écrivaine, militante, féministe. Vous êtes lesbienne. Vous avez d'ailleurs participé au tout premier journal lesbien publié en France.

Pas tout à fait le premier journal, il y en avait eu un au préalable. Il s'appelait le Journal des lesbiennes féministes.

Vous avez alors participé à un des tout premiers journaux publiés en France, Quand les femmes s'aiment. La publication a commencé en 78. On adorait aussi visiter le Paris lesbien avec vous en suivant le guide que vous avez écrit avec Traude Burman. J'espère que je n'écriche pas son nom, *Lesbisches Paris*. Vous êtes aussi

une grande passeuse. Vous avez travaillé et transmis l'œuvre de Monique Wittig, ce qui nous permettra de nous arrêter longuement sur cette phrase polémique : "les lesbiennes ne sont pas des femmes". Et puis, vous participez aussi activement à la mémoire des mouvements LGBT avec les Lesbiennes d'Intérêt Général, premier fond de dotation féministe et lesbien que vous avez co-fondé. Je ne me trompe pas, cette fois-ci, c'est bien le premier.

Ah oui, le premier.

Et j'espère qu'on explorera ensemble l'importance de cette mémoire, c'est celle d'une communauté longtemps invisibilisée qui doit se battre pour ne pas être à nouveau effacée par l'histoire. Mais avant de parler mémoires et souvenirs, commençons par le début. Quand est-ce que vous situez le début de votre vie Suzanne Robichon, quels sont vos premiers souvenirs ?

Haha. Alors mon premier souvenir marquant, je dirais. Ma mère était institutrice. Elle était institutrice. Elle était à la campagne, qui dit campagne, dit classe unique, dit des enfants de tous les âges. Moi, je devais avoir à peu près deux ans. Il n'y avait pas de crèche à l'époque. J'étais au fond de la classe. Il y avait une petite fille qui avait un manteau rouge, alors je dirai à la fois que le rouge et la petite fille. C'était un peu quand même comme prédestiné. C'est un souvenir très fort. Effectivement, ce manteau, la petite fille, c'est un de mes premiers souvenirs.

Et alors, dans quel genre de famille est-ce que vous avez grandi ? Votre maman était institutrice.

Oui ma mère était institutrice. Petite paysannerie, donc certificat d'études, école normale, etc. Dans une famille de gauche, une famille laïque et une famille très patriote, pas très famille, au sens des ramifications diverses et variées pour différentes raisons, mais famille...

Vous voulez dire qu'il n'y avait pas d'origines fortes dans le Tarn et Garonne...

C'était des gens compliqués, je veux dire. On ne va pas...

On n'y va pas ?

On n'y va pas.

Est ce qu'enfant, par exemple, la possibilité même de l'homosexualité, ça existait dans votre entourage ?

Je n'ai pas la moindre idée, parce que c'était quand même il y a une belle lurette. Je peux dire que personnellement, moi, je savais que je me marierais pas, très jeune, toute toute petite. Je savais que ce n'était absolument pas quelque chose dont j'avais envie.

Vous l'exprimiez ?

Je l'ai exprimé très rapidement. Effectivement, j'étais attirée par mes petites copines, de la maternelle à l'école.

Vous le saviez quoi ?

Je le savais, mais je n'avais pas le terme pour le dire, ni le mot, ni quoi que ce soit. Par contre, l'homosexualité, je savais que ça existait parce qu'il y avait un cousin qui avait eu des histoires qui avait été arrêté. Il y avait un petit machin de non-dit autour de lui et je savais que ça existait. Mais je n'avais pas le terme lesbienne. La première fois qu'on m'a traité de "", ça a été pour me traiter de gouine, pas de lesbienne.

Et vous aviez quel âge ?

J'étais adolescente. Je connaissais le terme lesbienne par mes lectures, mais j'étais adolescente.

Par vos lectures ?

Oui, mais plus tard. Pas petite, pas à l'école élémentaire.
(rires)

Comment vous l'avez vécue justement votre adolescence ? C'est un moment qui peut être très compliqué pour les homosexuels.

C'est plus compliqué que la petite chose que l'école maternelle et élémentaire, parce que c'est un peu ce que... Je me sentais pas, je n'avais pas du tout envie d'être une fille parce qu'avec l'adolescence arrivait les règles, arrivaient les regards, arrivaient tout ce qui fait qu'on vous voit comme une femme, susceptible de... Bon on sait tous tout ce qu'on met sur vous. Mais je n'avais pas non plus envie d'être un garçon. Donc c'était un peu compliqué parce qu'on se reconnaît pas dans ce qu'est être une fille. Mais je n'avais aucune envie d'être un garçon. Je trouvais que... j'avais des frères, je savais ce que c'était, mais je n'avais pas envie de ce monde là. Donc, trouver une place, là dedans, ce n'était pas facile.

C'était tabou en famille, enfin, c'était quelque chose dont vous pouviez parler à quelqu'un ?

Quand j'étais ado ?

Dire je me sens pas bien dans ce rôle...

Non, je n'avais pas forcément les mots pour le dire en plus. C'est autour de la littérature que j'ai trouvé après des mots, des repères effectivement. Mais à l'époque des 12, 13, 14 ans, non je n'en ai pas, je n'en ai pas parlé.

Vous avez le souvenir d'un livre qui vous aurait accompagné, par exemple à cette époque ?

A cette époque, il y avait évidemment les Colette. Je n'avais pas beaucoup de livres chez moi. Il y a eu un petit peu plus tard, évidemment, *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, avec le chapitre sur la lesbienne. Et puis, il y a eu plusieurs ouvrages, dont certains que je n'ai pas aimé dont *Le rempart des béguines*, par exemple, qui est un ouvrage que j'ai détesté. Mais j'ai trouvé dans la bibliothèque de ma mère un livre qui s'appelait *Diana*, qui s'appelle *Diana*, qui a pour titre *Diana*, qui était une traduction de l'américain et qui était un peu une

autobiographie, genre : je suis adolescente et comment je deviens lesbienne. Voilà tout un parcours. C'était très clair. Ce n'est pas forcément de la grande littérature, mais c'est le genre de livres qui aide à un moment donné de sa vie.

Et on se dit, d'autres que moi existent.

Voilà.

Et après, bon, il y a eu beaucoup d'autres livres effectivement, mais à cette époque là. c'était ces livres là, oui.

Et en famille, c'est quelque chose que vous avez pu dire ? Parce que vous êtes partie à Paris avant 22-23 ans ?

Oui, oui, très rapidement. Je n'ai pas eu de problèmes avec ma famille. Je ne peux pas me plaindre. Non, mes parents... Ma mère m'a dit qu'elle comprenait parfaitement. Donc je ne peux pas rêver mieux. Mon père m'a dit Bon, c'est dommage. On n'aura pas de petits enfants. Bon...

Vous aviez des frères ?

Oui j'avais des frères, j'ai eu aucun ostracisme, aucun rejet, aucune tentative de me décourager dans cette voie, on m'a laissé faire sans problème. Ça, je peux dire aujourd'hui.... Quand je regarde aujourd'hui, je peux dire qu'effectivement, c'était... Je ne me rendais peut-être pas très bien compte à ce moment là, mais que c'était... Oui, ils ont été extrêmement généreux et ouverts sur cette question là. Oui, ils m'ont toujours accueilli sans problème.

Parce que vous avez dit tout alors qu'on vous a traité de "gouine" à l'adolescence, en revanche, est-ce que c'était plus compliqué sorti du cercle familial ?

Non. C'était un arrière cousin, qu'il a dit à mon petit frère qui est venu me le répéter parce qu'il ne savait pas ce que ça voulait dire, une phrase du genre "Je ne vois pas comment ton père ne se rend pas compte que sa fille est une gouine." Voilà, donc le genre d'insulte claire et net. J'ai compris tout de suite moi ce que ça voulait dire, mais non à ce moment là... Adolescente non, je n'ai pas eu de...

Vous gardez quand même des beaux souvenirs de cette époque, en tout cas.

Oh là, franchement, oui pas des mauvais, mais j'étais ravie d'arriver à l'université.

Alors justement, racontez moi. Vous êtes allée à l'université à Toulouse.

Oui, j'étais en hypokhâgne à Toulouse et je n'ai pas fait grand chose, à part beaucoup discuté. Et puis, j'ai commencé à militer à l'université à Toulouse, oui.

Tout de suite, vous avez commencé à militer ?

Oui.

C'était une tradition un peu familiale aussi le militantisme, ou en tout cas, l'engagement ?

C'était évident. Et puis, c'était avant 68. C'est l'époque où on pouvait créer des groupes et se retrouver bien sûr.

Ca veut dire quoi "c'était avant 68" ?

C'était le moment où on voulait changer le monde. Donc, il y avait plusieurs groupes qui se créent. C'est pour ça que j'étais là, dans des groupes qui ont créé ce qui a été l'AJCR qui après est devenu l'ALCR et qui maintenant était l'ancêtre de ce qu'on appelle le NPA aujourd'hui.

Et c'était un engagement plutôt social alors, plus...

Plus politique.

...Que féministe ou...

Oui, c'était un engagement politique. Clairement, oui.

Et alors, vous montez à Paris avec quelle envie quel désir ?

Eh bien, c'est à dire avec l'envie et le désir de... Oui” monter à Paris” c'est bien le terme, on montait à Paris.

C'est une expression un peu galvaudée aujourd'hui.

J'étais montée à Paris plusieurs fois, de nombreuses fois pour le plan politique, en particulier en 68, en deux-chevaux.

En deux-chevaux avec des copains copines...

Les copains, les copines, les congrès, les manifs, les allées et venues. Bah l'envie aussi... Je me sentais un peu étouffée à Toulouse. J'avais une proposition de poste en Ariège. Là, j'ai compris que je n'en avais pas tellement envie. J'avais envie de... Je savais à Paris, qu'il y avait des boîtes lesbiennes aussi, donc j'avais envie de venir à Paris pour cela. Je suis montée en même temps qu'un copain qui était d'ailleurs gay à ce moment là. Enfin qui est gay (*rire*).

C'était pour vivre un petit peu votre homosexualité du coup ?

A Toulous, il n'y avait rien. Il n'y avait rien. Pour les gays, il y avait les quais de la Garonne, pour les filles, à l'époque, c'était bien avant qu'il y ait le mouvement, le MLF à Toulouse, etc... C'était avant.

Et alors, c'était quoi vos conditions de vie en arrivant à Paris ?

Précaires, un peu comme tout le monde à l'époque mais on trouvait du boulot facilement. Des loyers, c'était plus difficile. Je suis rentrée très vite permanente à rouge, je suis devenue très vite journaliste à l'hebdomadaire et après au quotidien.

Rouge ?

Oui ça s'appelait Rouge, qui était l'hebdomadaire de la La Ligue Communiste Révolutionnaire

La fille au manteau rouge, tout était rouge...

Oui.

J'ai beaucoup, beaucoup milité sur les luttes ouvrières, partir en reportage, etc...

Et justement, là, vous parliez à l'instant des boîtes lesbiennes qu'il y avait à Paris. Je vous ai entendu réagir, je crois sur France Culture, à une archive où on entendait Elula Perrin, parler du club Katmandou et vous expliquez qu'à une certaine époque, vous aviez pu être en opposition avec des figures comme celle de Elula Perrin.

Bah c'était plus compliqué pour moi.

Je l'ai interviewé Elula Perrin pour Rouge, parce que... Je sais, ça fait rire tout le monde aujourd'hui, c'est sûr. Mais parce que quand elle est passée à la télévision, c'était la première fois... Moi je n'avais pas la télé, mais on avait la télé au journal. Évidemment, je connaissais le Katmandou et je me suis dit comme elle avait publié ces ouvrages, je veux l'interviewer. Donc je suis allée l'interviewer en tant que journaliste de Rouge pour qu'elle parle du Katmandou. Je n'étais pas en opposition.... Ben oui, on le sait que les boîtes, c'est une question d'argent. Éventuellement, la mafia. Mais en même temps, c'était cher. Effectivement, on n'y allait pas

tous les jours et c'était agréable d'y aller. J'avais l'impression de rentrer dans un endroit où il y avait des lesbiennes, où on pouvait danser entre femmes, où... c'était un peu un endroit mythique. Un club, c'était cher. Ce n'était pas le bar du coin. La fille du vestiaire. Il y avait un petit côté... Enfin, on est plutôt dans l'émotion que dans effectivement le voir.

A l'époque, la gerbe à la femme du Soldat inconnu avait déjà été déposée par quelques unes, dont Monique Wittig et Antoinette Fouque.

Non il n'y avait pas Antoinette Fouque...

C'est un mensonge ?

Ah oui c'est un mensonge.

Mais les ruptures dans le mouvement féministe avaient déjà un petit peu commencé. Dès septembre 70, Monique Wittig participait à la fondation du groupe féministe radical Les féministes révolutionnaires, qui va devenir en 71 les Gouines rouges. Et en face il y avait le FHAR, Il y avait le Front homosexuel d'action révolutionnaire.

Non, mais moi, je n'étais pas... Je n'étais pas à Paris à ce moment là.

Voilà, ça s'est passé avant.

Je n'étais pas à Paris et de surcroît, quand je suis arrivée à Paris, j'étais la provinciale qui arrivait à Paris et c'était quand même des groupes de Parisiennes. Quand vous arrivez de Paris avec votre accent toulousain, on vous repère illico.

Que vous avez un tout petit peu gardé d'ailleurs...

Oui, je ne sais pas. Je n'ai pas cherché à le perdre.

Non, non, j'y suis pas. A ce moment là, je n'étais pas en contact avec. D'ailleurs, je n'étais pas là. Et après, je suis partie très vite en tant que journaliste hors de Paris.

D'accord. Et comment vous les avez approchées quand même après ?

Après. quand je suis revenue à Paris, quand je suis revenue à Paris, il y avait quand même beaucoup de débats sur le féminisme, y compris dans l'organisation politique et sur le lesbianisme. Bien sûr.

J'allais aux manifs et je me sentais à la fois dedans et dehors. C'est à dire, d'abord, en tant que journaliste, on a tous un petit côté outsider, de regarder ce qu'il se passe et voilà. Mais la deuxième chose, c'est surtout que je me sens. Je pouvais, j'allais aux manifestations, l'avortement, tout ça, etc. Bien que je n'ai jamais avorté. Bien que voilà... Mais je sentais qu'il y avait quand même une différence et que je ne me sentais pas totalement femme au sens patchouli, Les robes et tout ça, ce n'était pas moi. J'étais totalement solidaire, j'y allais, mais j'avais hâte qu'on crée un groupe de lesbiennes. C'est ça que j'attendais.

Que j'avais envie de vivre.

Mais d'ailleurs, Cathy Bernheim, elle, nous a un peu raconté comment ça s'était passé. Cathy Bernheim, dont vous pouvez écouter un Vieille Branche, qu'on a enregistré un peu plus tôt dans l'année. Elle nous a raconté comment ça s'était passé un jour, pendant une réunion du MLF, les femmes qui étaient désignées tout d'un coup comme lesbiennes. Et comment tout d'un coup, elle avait vécu ce truc de ah merde, on n'est pas tous dans le même bateau. Apparemment, on différencie même à l'intérieur.

Il y avait le débat. Il y avait un débat assez drôle, enfin assez drôle, entre celles qui étaient lesbiennes depuis toujours et celles qui étaient devenues lesbiennes par le mouvement. Et c'était intéressant. On se disait qu'en même en ayant été lesbienne depuis toujours, on a vécu

aussi une forme quand même d'ostracisme, de pas se sentir bien, voire de rejet pour certaines dans leur famille, voire de violence également, que n'ont pas vécu celles qui le sont devenues effectivement, dans le cadre d'une joie et autre de groupe féministe. Il y avait de petites différences qui existaient...

On avait l'impression de se le faire voler un petit peu, de se faire voler sa souffrance ou en tout cas...

Non pas se la faire voler mais il y avait une spécificité. Pourquoi on a créé des groupes lesbiennes ? La première chose qu'il y avait dans les groupes de lesbiennes, la première chose qu'il y avait à ce moment là, c'était se raconter : comment c'était pour toi et qu'est ce qu'ils ont dit tes parents ? Et quand tu étais à l'école...

Ca reste.

Voilà, ça reste. Il avaient vraiment toutes ces formes de récits qui étaient primordiales, pas que pour les lesbiennes d'ailleurs entre parenthèses, mais qui étaient vraiment primordiales. Et après, est-ce que tu l'as dit, le coming out et ta première rencontre, et ta première histoire. Et voilà, c'était vraiment la base de tout groupe qui se crée et après, quel livre t'as lu, et après, on a travaillé davantage sur d'autres questions. Mais c'était très important d'avoir ça et qui n'était pas effectivement la même chose que de raconter d'autres vies, d'autres vécus. Je crois que c'était important de partager ces vécus-là.

Et justement, vous, vos premières histoires, vous avez pu les vivre, vous les avez vécues pleinement ?

Bon, les premières histoires, il y a eu quand même beaucoup des frustrations majeures parce que effectivement, c'est l'époque où, quand j'étais à Toulouse, les lesbiennes, je n'en ai pas vraiment connues. J'ai pu tomber amoureuse de différentes filles qui n'étaient pas

forcément lesbiennes. Donc ce n'était pas, ce n'était pas quand même ce qu'il y a de plus épanouissant. La frustration dans l'air. Mais après, à Paris, c'était plus... C'était quand même plus facile. Et puis, je crois que ça dépend aussi de chaque personne.

A l'époque, on ne pouvait pas envisager la lutte pour les droits, la reconnaissance des homosexuels sans la lier à une lutte contre un système tout entier. D'ailleurs, c'est ce que vous faisiez, vous, au sein de *Rouge* et après. Un système tout entier qui instaurait l'hétérosexualité comme norme et peut-être même comme condition sine qua none d'un système économique et social.

Oui, mais on n'en parlait pas vraiment de l'hétérosexualité, comme Wittig va en parler plus tard. A l'époque, il y avait - c'est les années 75-76- il y avait tout le débat, à savoir est-ce que le patriarcat est antérieur...

La poule et l'oeuf...

Voilà, au capitalisme, etc. Débat qui a été repris et d'ailleurs qui continue aujourd'hui également. C'est vrai qu'à l'époque, les premiers mouvements, les premiers groupes homos que ce soit le FHAR...D'ailleurs, quand on regarde le film sur le FHAR, on voyait bien le rejet de la société hétéro-patriarcale dans laquelle on vit, du capitalisme, etc. C'était évident qu'on était impliqué dans un mouvement de révolte générale. Bien sûr, oui. Ce qui est peut être moins le cas aujourd'hui. Une remise en cause de toutes les structures de la famille. On n'aurait jamais imaginé ni réclamer le mariage, ni même l'avoir un jour. Moi ça ne m'a jamais traversé l'esprit.

Parce que de toute façon, ça appartenait à un système qui n'était pas celui que vous demandiez ?

Voilà, c'est ça. On voulait changer le monde. On voulait la révolution. Ben oui, carrément quoi.

Parce qu'aujourd'hui, par exemple, on voit pendant la Gay Pride ou le mois de la Gay Pride aux Etats-Unis, toutes les grosses boîtes, toutes les grandes multinationales ont leurs banderoles...

A l'époque, les premières manifestations, par exemple, on était aux manifs du 1er mai. Qui était à l'époque une grosse manif syndicale avec les gros bras de la CGT, etc. Où il y avait à la fois les premières manifestations féministes, homos et autres, donc oui il y avait un lien, un lien assez fort.

Et ça allait dans les deux sens ?

Ola...Après, on va dans les conflits plutôt... Ben non, ça allait dans le conflit. Mais c'est toute une émission. C'est à dire, comment est-ce que les mouvements d'extrême gauche ou de gauche... Parce que le PC a eu des positions très virulentes contre les homosexuels, il y a des histoires assez terribles qui se sont passées. Heureusement, ils ont changé. Mais comment les mouvements de gauche et d'extrême gauche ont traité l'homosexualité, masculine en particulier, puisque les lesbiennes souvent n'étaient pas vues. C'est à dire qu'il y avait toujours un peu cette histoire de si on peut être la cible de la police, on peut être la cible de chantage, donc, voilà, petit danger. Donc méfiance. Et puis l'homophobie effectivement. J'en ai même vécu à la LCR qui était beaucoup plus ouverte, néanmoins. Et puis, est-ce que le mouvement ouvrier va comprendre ? Question.

Et ça se rend pas compte que bien sûr dans le mouvement ouvrier il y a des pédés et des lesbiennes.

Et par exemple, vous disiez que vous aviez vécu à l'intérieur...

Bah on a eu des grands, des grands débats effectivement, quand on a créé la commission homosexualité de la LCR,

qui a donné naissance ensuite à la revue *Masques*, la revue des homosexualités à laquelle j'ai participé.

Et vous disiez que c'était surtout l'homosexualité masculine qui était remise en cause. Vous, votre lutte, c'était contre l'invisibilisation aussi énormément. Pas seulement contre la discrimination, mais tout simplement pour dire on existe.

Bah oui, pour dire qu'on existe, pour exister, et pour trouver une place. Élargir...

...Respirer...

Comme on disait "sortons" c'était le mot d'ordre. Mais les gars avaient ça aussi. "Sortons des ghettos. Sortons des placards." Voilà, respirer, exister. La recherche de... enfin pas de modèle forcément, mais oui, il y avait ce débat-là dedans quand on a créé les premiers journaux lesbien, les illustrations, par exemple. Voilà. Qu'est-ce qui nous représente ? Qu'est-ce qu'on peut trouver ?

Alors ?

Qu'est ce qu'on ne trouve pas ? Et puis, quelles critiques de livres, qu'est ce qui sort comme livre ou autre... C'était de grosses difficultés. Effectivement, parce qu'au tout début, on le voit quand on lit la presse, il y a une pauvreté au niveau de l'illustration, mais très vite, ça va tourner.

Mais tout à fait tout au début, il n'y a pas grand chose. Il n'y a pas grand chose. On cherche et c'est le moment où en France, on se rend compte, en tant que lesbienne, qu'on n'a pas l'histoire qu'ont eu les Allemandes, par exemple. En Allemagne, il y avait des hebdomadaires et des mensuels lesbiens avant 33. En France, non. Donc on cherche, on cherche, mais on ne trouve pas. On rencontre des lesbiennes plus âgées que nous, mais on ne trouve pas des journaux, des magazines.

Et justement, vous rencontrez des lesbiennes plus âgées que vous. Elles ont quoi, comme mon regard sur vous ?

Elles sont ravies de nous rencontrer, et nous, de les rencontrer.

Oui ?

Ah oui absolument !

C'est un vrai bonheur de pouvoir partager...

Ah oui ! D'ailleurs, Rolande Dorivel, Hélène Azenor, il y a des témoignages filmés qui sont aux archives du centre audiovisuel Simone de Beauvoir, dont je fais partie. Bien sûr, c'était un plaisir pour elles de nous rencontrer, pour nous d'entendre leurs histoires et d'échanger et de se rendre compte que des choses avaient bougé. Puis, il y avait des points similaires en même temps.

Quand on trouve sa communauté, et peut-être avoir vécu soit un peu dans la clandestinité, soit en tout cas, vous le disiez, dans la frustration, quand vous parlez de vos années à Toulouse. C'est une vraie libération où ça se fait petit à petit ?

De quoi ?

D'être dans un endroit où on peut être pleinement soi-même, avec des gens avec qui on peut être vraiment soi-même.

Ah bah c'est un vrai plaisir. Ben oui, ça, c'est sûr que oui, c'est bien sûr, c'est clair. Je me pose même pas la question. Oui, c'est un vrai plaisir. C'est un plaisir. C'est une ouverture sur le monde. C'est une ouverture sur soi aussi, puisqu'on explore des domaines de soi qu'on ne connaissait pas forcément et qu'on échange avec d'autres. C'est les rencontres avec d'autres, dans le groupe. Et puis les rencontres nationales comme on a

fait à Marcevol ou ailleurs et puis c'est se rendre compte de ce qu'on peut faire dans le monde effectivement. C'est à dire que ceux qui, jusque là, semblait possible. On se dit et ben voilà, faisons-le.

Vous, vous n'avez jamais vécu avec la honte de votre identité ?

Non. Je ne dis pas ça a toujours été facile. Mais la honte ? Non. Je ne crois pas.

Vous vous en souviendrez je pense...

Après, il y a des silences. Des silences dans les récits de vie qu'on pouvait faire. Donc, ça dépend comment on interprète les silences...

Chapitre

En 1983, Suzanne Robichon a créé *Vlasta*, une revue de fictions et utopies amazoniennes, une revue non mixte de paroles lesbiennes, encore très rare. Ça m'a permis de découvrir le personnage de *Vlasta*, une amazone de Bohême au 8e siècle. C'était la compagne de la princesse *Libussa*. À un moment, *Libussa* est morte et la légende dit que *Vlasta* a formé une armée de femmes et à régner sur la Bohême pendant huit ans. On la présente aussi comme une femme qui aurait publié un code qui consacrait l'infériorité des hommes. On dit qu'elle voulait former un État où les femmes domineraient les hommes. La légende dit aussi qu'elle a semé la terreur pendant huit ans. Mais dans ces cas là, la question reste toujours la même : qui a écrit cette histoire et aurait-elle été écrite différemment par d'autres ?

Tant que j'en suis à découvrir des personnages grâce à vous, il y a aussi, en tant qu'éditrice, cette correspondance amoureuse de *Natalie Barney* et *Liane de Pougy*, que vous avez édité.

Natalie Barney, qui était encore vivante, puisqu'elle était encore vivante quand je suis arrivée à Paris. Elle nous semblait... On était jeune, donc elle nous semblait... Ce n'est pas le fait qu'elle nous semblait vieille, mais ce salon, rue Jacob, c'était un autre monde. Une autre classe, c'était autre chose. Bref...

Qui était-elle ?

Ah ! Nathalie Barney était une richissime Américaine, extrêmement cultivée, férue de culture française, qui a eu la chance d'avoir un père qui est mort assez jeune de surcroît et donc qui lui a laissé la fortune... Une mère dont la devise était Vivre et laisser vivre. Parfait. Une soeur et sa mère était peintre, de surcroît, une soeur très sympathique qui l'a toujours soutenue, une plus jeune soeur. Elle a été élevée en partie au pensionnat Les ruches qui était tenu par Marie Souvestre, qui vivait avec sa compagne et qui avait en plus une méthode pédagogique extrêmement moderne pour l'époque. Où il y a eu d'autres écrivaines, dont celle qui a écrit Olivia, par exemple, qui a été élevée là. Enfin bref, elle avait une culture française très bonne. Et puis, elle avait surtout cette extraordinaire confiance en soi qui fait qu'elle n'avait jamais eu honte d'être, d'être ce qu'elle était donc elle a eu des amants très jeunes et elle a une carrière amoureuse extrêmement...

On parle de “carrière” déjà, ce n'est pas rien... (rires)

Je ne devrais pas parler de “carrière” d'ailleurs, mais d'une vie amoureuse très, très riche et voilà, elle est tombée amoureuse en 1899 de Liane de Pougy, qui était une des grandes courtisanes de l'époque.

Et donc, il y a des lettres qui sont magnifiques, de leurs correspondances amoureuses ?

Oui, absolument. Et qui réhabilite l'image de Liane de Pougy.

Parce qu'elle avait une mauvaise image ?

Parce qu'on la voit toujours souvent comme une courtisane. On disait aussi que ce qu'elle a écrit, elle n'a peut-être pas écrit. Elle avait des nègres qui écrivaient, bref, voilà. Donc oui, oui, c'est des belles lettres. Je trouve même que les lettres de Liane sont...

Peut-être plus belles, que celle de Nathalie ?

je ne dis pas qu'elles sont plus belles mais il y a un côté de lucidité qui est... Elle est absolument pas dans la même situation que Natalie Barney.

Elle n'a pas les mêmes possibilités...

Elle n'a pas les mêmes moyens financiers. Elle est très réaliste, très réaliste et très claire.

Aujourd'hui, on est en train de vivre un nouveau moment féministe, je pense qu'on peut le dire comme ça.

Oui on peut le dire.

Et il y a beaucoup de cette recherche de figures féminines qui ont été effacées, qui ont été éradiquées de l'histoire. Il y a beaucoup de podcasts d'ailleurs qui sont autour de ces questions. Il y a encore aujourd'hui cette recherche de modèles historiques qu'on a pas eu, qu'on ne nous a pas transmis... Un travail que vous avez commencé un petit peu ?

Qu'on n'a pas transmis, je ne sais pas parce que moi, je me dis j'ai eu l'impression que je suis allée chercher.

Non, je ne parle pas de vous, de ce que vous avez fait. Ça a commencé à participer à cette transmission. Mais nous, en tant que petites filles des années 90-2000, il y a des histoires de

femmes qu'on découvre aujourd'hui, qui sont extraordinaires, dont on n'a jamais entendues.

Oui sur lesquelles vous allez avoir un regard sûrement un regard différent du nôtre. Parce que, par exemple, pour revenir à Natalie Barney, il est évident que le regard que moi même je pose aujourd'hui sur elle est différent du regard que j'ai pu avoir il y a trente ans, ne serait-ce que... Il y a un problème d'archives et de sources auxquelles on a difficilement accès, mais auxquelles certaines personnes ont eu accès. On s'aperçoit de certaines faces sombres de Natalie Barney au niveau politique, par exemple, mais c'est vrai que je crois... Il ne faut pas s'attendre à ce qu'on vienne vous amener tout cuit. Je crois que dans la recherche, il y a un plaisir de la recherche qui fait que c'est vraiment important d'aller aussi, d'aller aussi chercher et redécouvrir.

Évidemment, la transmission, pourquoi elle a été difficile aussi ? Parce qu'il y a eu un moment où publier sur les femmes ou publier des écrits de femmes, ou publier sur les femmes, - d'ailleurs on peut dire que rien n'est encore gagné, vraiment, mais quand on voit ne serait-ce que les pourcentages dans les jurys, les prix littéraires, quand on voit chaque année "les dix romanciers, les dix philosophes, machin chouette", on cherche les femmes chaque année, chaque année, chaque année. Donc, évidemment, ça aide pas pour la transmission.

J'imagine que d'être éditrice, ça faisait pour vous partie de ...

Oui enfin, je suis pas vraiment... J'ai édité mais je ne suis pas éditrice.

En tout cas, les mots, l'écriture, ça a tenu une place très importante dans ces moments, dans les années 70-80. Peut-être encore plus qu'aujourd'hui.

Je n'avais pas la télé. Donc ce qui était important, c'étaient les écrits et la radio.

Je pense notamment à ce documentaire que vous avez montré il n'y a pas très longtemps, justement, au Centre Simone de Beauvoir, qui s'appelle *Voix Off, imprimerie de femmes*. Vous pouvez me raconter un petit peu ?

Oui, parce que je tenais absolument à le montrer, j'avais l'occasion de montrer des archives... *Voix Off*, c'est une imprimerie de femmes qui a été créée effectivement par des amis à moi et comme elles ne sont plus là, et là, j'avais ce côté émotionnel de montrer, de montrer un travail fait par des amies et une imprimerie de surcroît, parce que l'imprimerie a souvent été, très longtemps un endroit dont les femmes étaient exclues. Il y a eu des grèves pour que les typographes puissent avoir des typos femmes. La fronde avait fait un gros travail. Mais bon, voilà donc cette imprimerie de femmes, c'était vraiment s'approprier, que les mots deviennent une matière. Et j'y tenais aussi. Parce que c'est là qu'on a publié le numéro de *Vlasta* dont le numéro spécial Monique Wittig et également *Le voyage sans fin* qui était à la place de théâtre de Monique Wittig qu'on a publié en 1985. C'était important pour moi de montrer comment un livre va de l'écriture jusqu'à la lectrice. Et du travail invisible, de l'imprimerie, des libraires. Tout ça.

La maîtrise de toute la chaîne de production.

Oui.

Monique Wittig, justement, elle considérait l'écriture comme un lieu neutre. Il n'y avait pas, selon elle, d'écriture féminine et masculine. C'est aussi un champ de bataille qu'elle a utilisé comme tel.

Oui absolument, un chantier, un chantier littéraire, un chantier.

Vous le voyez comme ça vous aussi ?

Moi, je suis pas écrivain.

Vous n'êtes pas écrivain, mais vous avez tourné autour des mots. Oui, oui, oui, bien sûr. Oui, je crois que c'est un champ de bataille. Bien sûr. Il n'y a qu'à voir dernièrement la bagarre qui a eu à faire pour que Google arrête de mettre le mot lesbienne dans tous les sites pornos et autres. L'écriture me semble fondamentale effectivement pour l'émergence de n'importe quel mouvement minoritaire, n'importe quel mouvement va faire un journal, va faire un bulletin, va faire une newsletter aujourd'hui. Et voilà.

On pense à *L'opoponax*, par exemple, qui était le premier livre de Monique Wittig, qui est un récit de son enfance où elle n'utilise jamais le pronom "elle" ni même "je", elle dit "on". Donc, elle reste neutre tout le long. A l'époque, c'était même avant, peut-être, l'émergence de nouvelles luttes féministes...

En 1964.

Marguerite Duras avait déclaré que c'était un chef d'oeuvre et qu'elle révolutionnait un petit peu le mode autobiographique. Mais cette histoire de pronoms, c'est dingue. Parce qu'aujourd'hui, on en parle et on en parle beaucoup dans les luttes trans par exemple.

Oui, absolument. Je pense que c'est en ça qu'elle a fait un travail révolutionnaire. Moi, quand j'ai lu *L'opoponax*, ça m'a emballé sans... J'allais dire sans savoir pourquoi, je veux dire, ça m'a emballé. Après, quand elle a sorti *Les guérillères*, qu'elle a écrit avant tout mouvement féministe. Là, oui, comme je dis, je pense que les premiers Wittig je les ai pris comme ça...

Sans avoir de connaissance...

Sans avoir de connaissance. Vraiment, avec *Le corps lesbien*, je peux dire que je n'ai pas compris grand chose.

Sauf que j'ai adoré. Mais je n'ai pas compris grand chose. Je n'ai pas compris grand chose de son projet littéraire, je dois dire. Bon, après Brouillon pour un dictionnaire des amantes, puis après, je l'ai rencontrée. Après, j'ai compris peu à peu. Mais au début, c'est ce qu'expriment souvent certaines de ces traductrices, ce que dit sa traductrice allemande, Gabrielle Maxillaire. Elle est en France, à Lyon et elle voit un livre qui s'appelle *Le Corps lesbien*, dans la grande librairie de Lyon. Un choc. Elle achète donc ce choc des mots, donc Wittig va parler pour le travail littéraire qu'elle va faire. Je crois que nous, lectrices, on l'a vraiment... On l'a vraiment vécu à ce moment-là comme un choc physique.

Qui devançait toute théorie.

Ah oui, absolument.

Mais elle aime bien dire des choses chocs, ce fameux : “Les lesbiennes ne sont pas des femmes” sur lesquelles on peut revenir.

Oui, on peut y revenir. Le moins qu'on puisse dire, c'est que je crois que c'est vraiment une phrase clé. C'est une phrase, en tout cas, à laquelle j'ai adhéré dès que je l'ai lu. Vraiment, dès que je l'ai lu et qui m'a vraiment été un moteur pour faire après le numéro Wittig de *Vlasta*. Ce qu'on oublie toujours aujourd'hui, c'est qu'on oublie de parler de toute l'analyse qui précède, cette phrase est une conclusion d'un article qui analyse effectivement le système hétéro-patriarcal et comment les femmes sont une construction, les hommes sont une construction, etc. Etc. Donc, les lesbiennes échappant à la classe des femmes, sont des marones au système, marones au sens des esclaves qui ont échappé à l'esclavage.

Et voilà, les lesbiennes ne sont pas des femmes. Et effectivement, c'est une formule choc, qui arrive à choquer...

Qui est utilisée pour hein...

Et qui est je trouve assez formidable, qui reste d'actualité, en particulier aujourd'hui, puisqu'il y a toutes ces recherches etc, etc... Qui est parfois interprétée de

différentes manières, mais à laquelle moi je me suis dit Ben voilà, c'est génial. Moi, je me sentais ni femme ni homme, les lesbiennes ne sont pas des femmes ? Parfait !

Aujourd'hui, vous auriez dit “je suis non binaire”.

On ne peut pas savoir. Oui, on peut faire toutes les projections qu'on veut mais on ne peut pas savoir. Mais en même temps, non. Non, je ne sais pas. Je ne peux pas savoir.

Déjà, pour commencer.

Par contre, je trouve que c'est important pour moi de dire je suis lesbienne parce que si je dis je suis lesbienne, ça veut quand même dire que je suis non binaire. Et pourquoi est-ce que je devrais cacher le fait d'être lesbienne et le mettre dans le non-binaire qui englobe tellement de catégories dans lesquelles, moi, lesbienne, je peux aussi me retrouver effacée ou invisibilisée ou avoir les 2% des subventions comme c'est le cas aujourd'hui quand on regarde les subventions données à LGBTQI et autre au niveau européen.

C'est à dire ?

Ah bah c'est à dire vous pouvez...

Je suis pas au courant des subventions.

Non, non, non, mais moi, je suis pas au courant du détail. Il y a eu des études faites sur l'argent donné par les institutions aux LGBTQI etc. Institutions qui peuvent être d'Etat ou des fondations et que dans ce cas, les lesbiennes, on a entre 2 et 3 %. Voilà donc je suis certes non-binaire, mais je suis lesbienne. Je tiens effectivement à ce terme là, comme l'ont très bien écrit, très bien développé Alice Coffin par exemple et d'autres à la Conférence Lesbienne Européenne.

Et femme, vous êtes une femme ?

Bah, si je dis je suis lesbienne, est-ce qu'il faut que je... voilà.... Ou alors, il faut faire comme Audre Lorde, qui dit qu'elle est poète, noire, mère, lesbienne, etc.

**C'est important, cette superposition d'identités ?
En tout cas de préciser ?**

Pfff... Superposition d'identités...

Ben moi, je veux dire, j'ai plusieurs casquettes. Comme j'ai été militante politique, il y en a qui me voient toujours avec la casquette lutte de classe, comme j'ai fait le colloq Wittig en 2000 avec Marie-Hélène Bourcier, on me met la casquette queer voilà... Donc j'ai différentes casquettes, ça me dérange pas. On a des identités multiples. Et puis, ça dépend : comment on est vu, qui nous regarde. Et où on est ?

Chapitre

Un moment de sa vie, Suzette Robichon a fait une petite pause, elle est partie quelques années au Québec, un peu fatiguée par un travail qui ne la passionnait pas. Là-bas, elle a retrouvé des amis et une communauté militante très liée à la France. Et puis, elle est revenue. Après tout, elle a une mission, voire plusieurs.

Les années 80 dans la communauté LGBT, qu'on n'appelait pas comme ça à l'époque, c'est aussi l'arrivée du sida qui n'a pas du tout marqué de la même façon selon les communautés ? Selon que vous soyez lesbiennes, gays...

Pendant les années sida, moi, je n'étais pas à Paris. J'étais d'ailleurs au Québec, mais si ça m'a beaucoup marqué parce qu'un de mes amis proches, qui était d'ailleurs à Mask avec moi à ce moment-là, est décédé du sida. Et puis d'autres, mes amis proches et d'autres.

Justement, on en parlait avec Daniel Defert l'année dernière, qui a fondé AIDES et qui nous disait que la mémoire avait été un travail compliqué après le sida. Pour en tout cas, les homosexuels hommes, parce qu'il y avait tellement de gens qui avaient disparu qu'ils avaient l'impression qu'il y avait eu une sorte de trou quoi.

Oui pas mal d'archives personnelles qui ont été mises à la poubelle par des familles pas très sympathiques.

Et la mémoire, même si vous nous l'avez dit avant qu'on commence l'interview, vous n'aimez pas vous souvenir, vous êtes quelqu'un du présent. Pourquoi c'est fondamental pour vous de participer à la mémoire du mouvement ?

Non, mais je suis quelqu'un du présent, au sens où je ressasse pas le passé. C'est ça que je veux dire. Par contre, je trouve très important, effectivement -c'est pour ça que je suis aux archives lesbiennes. Pourquoi c'est important, mais parce que je considère qu'on a eu l'impression dans les années 80 de partir de rien et il a fallu reconstruire cette mémoire. On ne partait pas de rien en fait, mais il a fallu reconstruire et que donc si nous on n'écrit pas notre histoire, personne ne le fera et que quand notre histoire est écrite par d'autres, on voit ce que ça donne. Voilà, donc ça sert à ça, à écrire notre histoire et à être dans le présent pour pouvoir aussi se projeter dans le futur. C'est tout en lien, il n'y a pas de coupure si nette.

Dans ce que vous voulez laisser de vous, est-ce qu'il y a aussi tous ces débats fondamentaux ? Par exemple, je pense à une autre vidéo que vous avez montrée au centre Simone de Beauvoir. Une vidéo où plusieurs féministes et lesbiennes discutent de la prostitution. Il y a un débat sans fin dans le féminisme, pas du tout terminé aujourd'hui. C'est vachement bien d'avoir déjà ces paroles-là ?

J'étais journaliste à ce moment-là, j'ai beaucoup travaillé... J'ai fait beaucoup de reportages sur certaines grève des prostituées et c'était vraiment des moments importants dans les rencontres qu'on fait en tant que journaliste, avec des personnes...

Avec de vraies personnes...

Des vraies personnes.

Contrairement à nous qui sommes de fausses personnes (rires)

Non mais je veux dire, on est dans une situation où ce n'est pas la même chose d'aller faire des entrevues avec des prostituées qui font la grève qu'avec une écrivaine qui va rentrer chez soi après. Et quand je les quittai à minuit, une heure du matin et qu'elle partait ici ou là ... Donc, c'est un débat qui est extrêmement complexe. Je ne sais plus exactement la question ?

Il n'y avait pas vraiment de questions, c'était pour vous lancer sur le sujet, avec la prostitution, par exemple. C'est un débat sans fin, mais...

Ah oui c'est un débat sans fin...

Sur les quelques propos qu'on peut lire, soit de Monique Wittig, soit de...

Je trouve que ce débat là, je tenais à le passer parce qu'il est extrêmement intéressant, parce qu'il donne les différentes positions.

Voilà, justement...

Il donne les différentes positions parce qu'il faut trancher. Est-ce qu'il faut trancher ? Est ce qu'il faut ? Voilà moi je n'ai pas forcément envie de m'exprimer là-dessus parce que je n'ai pas envie de me ramasser des

haines et des trucs sur ces questions-là parce que j'ai une pensée un peu complexe là-dessus.

Et ça va vite, les haines et les trucs ?

J'en sais rien. Mais quand je vois effectivement des choses qui circulent sur les réseaux sociaux, mais quand je vois certaines accusations d'être... Il y a la question "trans" aussi... Si on n'est pas abolitionniste, on est ceci si on est abolitionniste, on est cela, etc.

Avec des pensées toutes très binaires en l'occurrence. Je trouve que c'est pas comme ça que j'ai envie de discuter, parce qu'il y a tellement de manières différentes d'être prostituées...

Et d'être féministes...

Entre être victimes de la traite et décider délibérément d'aller ici ou là. C'est quand même des mondes complètement différents, totalement différents. Par contre, effectivement, je voudrais qu'on ait du respect pour les personnes.

Qu'est ce qui vous plaît dans ce qui est en train d'émerger en ce moment ? Dans les mouvements...

L'audace.

L'audace ?

Oui, l'audace et la créativité. Bon, là, ce n'est pas par rapport aux lesbiennes, mais quand même. Quand je vois tout ce qui a été fait sur les féminicides avec ces affichages, je me dis c'est génial.

Affichage qu'on on voit un petit peu partout dans Paris et ailleurs en France.

Oui oui. Toutes ces questions là. Sur les lesbiennes, quand je vois la Conférence Européenne Lesbienne qu'organisent Sylvia Casalino et Alice Coffin pour parler

de la France et qui s'est tenue à Kiev et qui se tiendra l'an prochain je ne sais où. Avec ces mouvements de solidarité, je me dis c'est extraordinaire. Ce sur quoi, qui me plaît énormément... Enfin, qui me plaît, qui est une question que je trouve extrêmement importante. Aujourd'hui, c'est le soutien et la solidarité avec les lesbiennes immigrées. Et dont je voudrais dire deux mots- j'en profite- du réseau "Les lesbiennes dépassent les frontières" qui existe à Paris, qui existe à Marseille, qui existe dans différentes villes, Toulouse et autres, et qui s'occupe de l'accueil de lesbiennes qui arrivent, beaucoup d'Afrique, mais également du bassin méditerranéen, également des pays de l'Est, qui arrivent après avoir subi des violences, souvent, qu'on n'imagine pas, enfin qu'on peut imaginer car on a quand même des récits ici ou là, et donc les soutenir, ramasser de l'argent pour les aider à vivre, les aider à avoir un logement, les aider à avoir la carte Navigo, être habillées, les soutenir psychologiquement, les préparer aux entretiens, à l'OFPRA ou autres. Je trouve que c'est un réseau qui est extraordinaire, qui fait un boulot remarquable. Et donc, n'hésitez pas à les soutenir. Je trouve que le travail que font l'association "Les Dégommeuses"...

Dont vous faites partie ?

Voilà. Je ne tape pas le ballon mais je trouve que créer comme ça des lieux, être aussi présent, si ouvert. Des lieux d'accueil aussi, effectivement, parce que c'est important d'avoir des lieux de convivialité quand on vient d'ici ou là...

Et puis finalement, le Fond Lesbienne d'Intérêt Général dont je fais partie. Bien évidemment, je trouve que c'est extrêmement important. Bon, voilà, j'en oublie certainement. Il y a tout le travail qu'ont fait mes amies de Bagdad Café à Toulouse. Il y a énormément d'actions qui sont faites.

Moi, j'ai plus de mal peut-être à suivre tout ce qui est réseaux sociaux, mais je vois qu'il y a énormément de choses qui sont faites. Alors je vais vous dire : avant n'importe quel bouquin qui sortait qui avait le mot

“lesbienne”, on achetait tout. Maintenant, je deviens de plus en plus difficile.

Parce qu’il y en a trop ?

Parce qu’il y en a trop. Donc, c'est très génial, de qualité inégale et c'est formidable. Mais pour ce qui se passe au niveau des infos, des fois, j'ai du mal à suivre.

C'est quoi les gros chantiers pour vous qui restent, où on en est au tout début ?

Bah le chantier de la solidarité, qui est un mot un peu galvaudé parfois. C'est pour ça que j'ai parlé des “lesbiennes dépassent les frontières” parce qu'on est quand même dans un monde où le moins qu'on puisse dire, c'est qu'entre les guerres et les flots de migrations, ça ne va pas s'arrêter demain. Donc, ce chantier là d'accueil et d'ouverture est immense. Il est immense et on se rend compte qu'on n'a pas un lieu réellement pour cela. On se rend compte de tous les manques qu'il y a. Il y a des chantiers sur la santé. Je pense que parfois, il faut qu'on pense à d'autres endroits que Paris, je veux dire là on est dans un lieu urbain. Il n'y a pas que l'urbain.

Et comment vous avez vu arriver le féminisme intersectionnel qui participe un petit peu de ce que vous dites aussi, de regarder un peu ailleurs que sa propre expérience ?

J'ai quand même pas attendu heureusement pour m'intéresser à ailleurs que ma propre expérience, je fais quand même partie de la génération où on s'est mobilisé contre la fin de la guerre d'Algérie, le Vietnam et toutes les luttes de libération nationale.

Est-ce que finalement, ce n'est pas là que - ce qu'on disait tout à l'heure- c'est à dire que le fait d'être féministe et être lesbienne militante dans les années 70, c'était nécessairement se battre contre un ordre social et économique. Est-ce que

ce n'est pas avec le féminisme intersectionnel que ça se rejoint ?

A l'époque, c'était se battre aussi contre un système capitaliste, et un système colonial, parce que je veux dire la guerre d'Algérie était quand même... Enfin, on parle de la France là, et toutes les guerres coloniales qu'il y a eu. Et puis la lutte contre l'apartheid en Afrique du Sud. Je me souviens par rapport au Black Panther, on est sorti dans les rues pour Angela Davis.

C'est les héritiers ?

Pour moi, ça fait partie de mon ADN. Franchement, en plus mes premiers actes militants -ça a l'air vraiment bêta- c'était par rapport au boycott des oranges d'Afrique du Sud. J'étais au lycée. Voilà, ça fait partie de mon ADN, donc ça se conjugue totalement différemment aujourd'hui, ce qui est normal.

Mais effectivement, c'est presque les mêmes, les mêmes racines.

Oui, bien sûr, bien sûr.

Avec la crise climatique qui s'annonce, vous parliez des réfugiés, vous disiez que ça n'allait pas s'arrêter, effectivement, ça ne va pas s'arrêter. Avec cette urgence du climat dont on nous parle beaucoup, est-ce qu'on n'a pas un peu peur de voir reléguer des luttes qu'on a menées comme ça toute sa vie, un petit peu au second plan, voire qu'on voit qu'un système éco-social de crise remette en question toutes ces avancées ?

On peut avoir beaucoup de peur. Quand on voit ce qui se passe sur l'avortement, on peut avoir la peur que les acquis soient remis en question et d'ailleurs, ça arrive. Sur la question climatique....

L'urgence en fait ?

Que l'urgence est telle que d'autres luttes...

Ce qui peut nous préserver, c'est le fait que quand même il y a de plus en plus de féministes ouvertes ou de lesbiennes ouvertement, qui peuvent nous préserver du fait que ces luttes soient mises de côté. Mais après ? Après, on peut avoir toutes les craintes qu'on veut, mais je veux dire je pense que... Une chose est sûre, c'est qu'effectivement rien n'est jamais acquis. Donc il faut toujours se battre. C'est pour ça que quand on me dit Mais maintenant, vous avez le mariage, la PMA tintintin... Ben oui, on a le mariage et la PMA, mais est-ce que c'est ça qui fait le fond de...

En Afrique du Sud, il y a la loi sur le mariage, il y a des viols correctifs qui existent, donc ce n'est pas ça qui change. On a tout un travail d'éducation à faire. A mon avis, le budget éducation au niveau global devrait vraiment être repensé pour pouvoir travailler sur toutes les discriminations, et le mot est faible, qui peuvent exister le racisme, antisémitisme, homophobie.

Quand on se dit que rien n'est jamais acquis et que tout est une lutte constante et qu'on peut avoir l'impression parfois qu'on nous dit : “attends, ta lutte pour l'instant, c'est vachement important, mais avant il va falloir qu'on sauve la planète et le climat pour qu'on puisse tous survivre. Ensuite, on verra avec ta lutte.” C'est cette crainte qui peut-être là.

Oui, oui, il y a quand même quelque chose de très important, ce qui n'existait pas quand j'étais plus jeune, L'éco-féminisme.

Oui c'est là que l'intersectionnalité des luttes fait sens.

C'est du coup effectivement extrêmement important. Et je pense en plus quand on voit, on parlait de l'au delà, là, tout à l'heure. Mais quand on voit tout ce que l'écoféminisme, Starhawk et autres, le renouveau des sorcières, la spiritualité, etc. On se rend compte de

l'importance des femmes dans tous ces mouvements là et bien souvent de femmes célibataires. Très souvent, je veux dire,

C'est un fait (rire)

C'est un fait. Et, alors, il y a de l'essentialisme aussi là dedans. Et là, je suis pas toujours d'accord.

Oui, de l'essentialisme, la femme maternelle, la terre-mère... tout ça.

Mais voilà. Donc, il y a tout un équilibre à trouver. Parfois, c'est un peu trop idéal, machin. Mais bon, je pense qu'il y a quelque chose qui est en train de se penser, de se travailler de manière certainement différente. Parce qu'il y a 30-40 ans,, il y avait Mary Daly, il y avait plusieurs femmes qui ont travaillé sur ces questions là, mais c'est resté sur un créneau très essentialiste et certainement beaucoup moins intersectionnel qu'aujourd'hui. Il y a ce retour. Quand même, il y a ce retour sur, je ne sais pas, sur des cultures... Enfin, moi j'ai vécu au Québec quand même. Et je me souviens... Enfin, les réserves, ça existe toujours ! Les réserves des Premières Nations. C'est hallucinant de se dire ça.

Et puis, non seulement ça existe toujours, mais alors, en plus tu as des histoires de femmes qui disparaissent...

C'est ahurissant !

Qui ne sont pas du tout traiter à la même enseigne que les autres femmes...

C'est un cauchemar. C'est un cauchemar. Au Canada comme aux États-Unis, comme l'Amérique latine. Comme les Roms aujourd'hui, le racisme anti-rom en Roumanie et en France. Enfin bon. Il y a quand même une chose dont il faut se rendre compte, c'est que les

lesbiennes ont toujours été dans toutes les luttes. Enfin les lesbiennes, DES lesbiennes, pas toutes évidemment. Ça serait magnifique si tous les opprimés étaient dans toutes les luttes...

Ah bah ça marcherait mieux.

Mais je veux dire qu'on a toujours été quand même solidaires de nombreuses luttes, et actives, pas uniquement solidaires, très actives. C'est pour ça que parfois, il faut s'occuper de soi-même, de nous-mêmes.

J'ai deux dernières questions Suzette. La première question, vous y avez répondu presque, mais je la pose quand même. Est-ce que c'était mieux avant ?

C'était différent. Est ce que c'était mieux avant ? Bah non, il y avait vraiment tout qui n'était pas mieux avant. Après moi, je suis prête à reprendre du service et avoir 20 ans. Je rigole !

Et pourquoi pas ?

Non, mais c'était mieux avant ? Il y avait peut-être une impression plus claire, des combats plus simples. Est-ce que c'était mieux ? Ça veut pas dire que c'était mieux du tout. La pensée à développer aujourd'hui est certainement plus complexe.

Mais c'est très vite devenu plus si clair que ça et assez complexe aussi ?

Oui oui très vite.

C'était mieux avant, parce que j'étais plus jeune et que j'avais plus d'énergie, voilà ! Ça, ça, c'est une réponse qui n'a rien à voir avec la question qui était posée.

Oh bah si ! Vous l'avez vécu comment vous le vieillissement ?

J'en raffole pas. Pour l'instant, je suis en bonne santé. Mais je veux dire, je ne peux pas dire que je suis ravie d'être vieille. Ça serait mentir quand même.

Je parlais il y a pas longtemps avec Constance Debré. Je ne sais pas si vous voyez...

Oui je vois qui c'est

Et qui vient d'écrire un livre qui s'appelle *Love Me Tender*. Voilà, une femme qui a fait son coming out à 40 ans, qui a tout quitté pour vivre sa vie. Elle n'a pas seulement fait son coming out, elle a quitté son boulot et tout. Elle me disait que l'âge avait, elle me disait : "je crois, que l'âge, c'est vraiment une question différente pour les lesbiennes, pour les gays peut-être aussi mais elle disait pour les lesbiennes.

Surtout pour les lesbiennes, je crois.

Elle disait je ne peux pas parler pour les gays mais pour les lesbiennes, elle disait : "On ne le vit pas pareil, je crois, que les autres femmes."

Bah c'est à dire que j'avais dit ça à une amie qui me disait "j'ai 40 ans" qui venait de rompre, "je ne pourrai plus jamais rencontré..."

Je lui dis ne t'inquiète pas Natalie Barney à 90 ans passés elle a rencontré...(rires)

Donc non, on n'est pas dans la même course peut-être que les gays sur certains plans ...

Ou même que les femmes hétérosexuelles...

Ca, c'est sûr, ça, je pense.

Tous ces débats à la noix sur Yann Moix qui dit "les femmes de plus de 50 ans"...

Pff mais ça, ça ne parle pas même pas. Mais après, je pense que après, ça dépend de chacune. Ça dépend

quand même de sa propre vie, sa propre situation financière. Parce que n'oublions pas les questions de classe. Être vieille, pauvre et malade, c'est quand même pas idéal.

Pas marrant.

Et donc la question de la classe, moi, je pense qu'il faut vraiment y penser. Même dans l'intersectionnalité, on est pas égaux devant la santé. Mais on n'est pas égaux dans la naissance non plus et devant la classe sociale à laquelle on appartient, qui a pu être parfois un frein. Moi, je vois très bien pour moi, je dirai que parfois, j'ai bien senti qu'il y avait des freins liés à la classe sociale, des choses que je me suis peut-être pas autorisées. Par exemple, je ne savais pas à l'époque qu'il y avait des écoles de journalisme. Mais voilà ou "ce n'était pas pour moi". Alors que si dans la famille, on sait que c'est pour vous...En tout cas, que ça existe et qu'on va vous donner le tuyau, le réseau qui va permettre de.

C'est pareil aujourd'hui ça.

En tout cas, c'est une lutte pour prouver que les choses existent.

Oui. Et juste, est-ce que je peux me permettre une petite incise quand même.

Allez-y.

Je voudrais juste dire que dans le travail d'édition, il y a deux livres que je suis particulièrement heureuse d'avoir édités... Trois. Il y a effectivement *Le voyage sans fin* de Monique Wittig et le numéro spécial de Monique Wittig, parce que c'est le seul numéro de revue sur elle aujourd'hui encore en France. Il y a eu des colloques, mais le seul numéro de revue, j'ai édité également *Q.E.D* de Gertrude Stein, qui est un roman qu'elle a écrit assez jeune, qui est resté 40 ans dans les tiroirs parce que Alice Toklaas ne tenait pas forcément à ce qu'il soit publié et qui est toujours disponible en français, mais qui ne

circule pas énormément, et que je trouve extrêmement intéressant. Et puis, j'ai tout fait pour que soit édité *Le petit testament de Rosa Bonheur* auquel je tiens particulièrement avec cette phrase "Je lègue à ma compagne...tout ce que j'ai" et avec les lettres addenda qui y sont ajoutées et où elle dit tout ce que j'ai gagné et donc je le laisse à qui je veux, donc ma compagne, voilà.

Rosa Bonheur.

Et oui.

Et une dernière question Suzette, est-ce que vous avez peur de la mort ?

Alors, ma propre mort ? Non, parce qu'une fois que je serai morte, ben je serai morte. Je crains la mort de mes proches, bien sûr, parce que je n'en ai pas du tout envie. Mais j'ai plutôt peur, pas de la vieillesse, mais de la maladie, de la douleur. Tout ce qui fait, qui peut précéder la mort et prenne des années.

Sinon la mort... Après je suis amenée à y penser maintenant, parce qu'en vieillissant, on y pense, mais sinon non. Non, je ne sais pas trop ce que ça veut dire avoir peur de la mort, d'ailleurs.

Mais c'est dingue, ça. Aucune des vieilles personnes que j'ai interviewé a peur de la mort. Ça me paraît complètement fou. Moi, j'ai très peur de la mort !

Mais peur de quoi ?

Peur du néant, de ne pas exister.

Du néant ? Non, je n'ai pas peur. Peur de ce qu'il y a après donc ?

Oui. Que ce soit fini quoi.

Quand j'entend peur de la mort, j'entend peur du moment... Je n'ai pas du tout envie que ça finisse moi, j'adore la vie, donc... Pour l'instant ! La vie que j'ai. Si demain je suis invalide et je ne sais pas quoi. Je n'aimerais pas pareil. Mais quand j'entends peur de la mort pour moi, c'est peur de ce petit passage...

Peur de la fin alors...

Bah la fin, j'ai peur de la fin si elle est en situation handicap vieillesse grande douleur... Ca, oui, effectivement, ça oui. Après ce petit moment, où on bascule de l'autre côté de l'au-delà. J'avoue que je suis totalement athée. Bref, voilà. Mais bon, je me dis qu'il faut que j'y pense. Pour ranger un peu mes affaires. Pour pas laisser toute une galère aux personnes qui auront à s'occuper de vider, de trier.

C'est sympa. Merci beaucoup à vous, Suzette Robichon.

Avec plaisir.

Un grand merci à Suzette Robichon de nous avoir accordé un peu de son temps.